

AVANT LE DÉPART — AU CHENIL DE LA POTERIE

LES GRANDS ÉQUIPAGES

L'Équipage de Vioreau, à M. Rogatien Levesque

L'ÉQUIPAGE de Vioreau est aujourd'hui en vedette dans le monde de la chasse à courre. Il vient d'accomplir une performance jusqu'ici sans précédent ou du moins sans qu'un fait analogue ait été signalé dans les annales du sport cynégétique.

Le *Sport Universel Illustré* a fait, le 20 novembre 1907, l'historique de cet équipage; je n'y reviendrai que succinctement, et pour être plus précis j'emprunterai la plume de M. Henri Lecour, sénateur de la Loire-Inférieure, excellent veneur, qui a suivi de très près l'équipage depuis sa formation jusqu'à ce jour.

Voici, d'après M. Lecour quelle en fut l'origine.

L'ancien équipage de Paimpont, fondé en 1877 par M. M. Levesque, changea, en 1888, de nom et devint l'équipage de Vioreau avec M. Rogatien Levesque comme maître d'équipage et de M. Poydras de la Lande comme associé.

La devise est « Vioreau », avec la tenue rouge et le galon de vénerie.

De 1877 à 1888 l'équipage prit 416 chevreuils. Aujourd'hui on a sonné le 1.575^e hallali. Le nombre de chiens composant la meute est de 40 environ. Tous les ans il en est élevé de 30 à 35 dans les fermes, afin de pouvoir en garder de 12 à 15.

L'ancêtre de toute la meute, Sobriquet, avait pour mère une chienne du Poiré; son père, Fanfaron, venait du célèbre chenil de Mios. Il était fils de Royale vendue 1.080 francs aux enchères à l'âge de dix ans. Les descendants de Sobriquet ont été croisés avec des chiens de M. Auguste de Chabot, du baron des Jamonnières, tous chiens poitevins, avec du

sang saintongeais. Jamais aucun pur-sang anglais n'a été employé comme producteur direct. Les chiens ont tous assez de sang, le poil fourré et dur, ce qui leur permet d'aller franchement au fourré et de ne pas craindre le piquant :

Aucune lice n'est conservée si elle n'a pas été reconnue fine de nez, bien gorgée et de change : « Bon chien chasse de race ».

Voici comment M. L. Cormerais, l'auteur de l'article du 20 novembre 1897, décrit les chiens de Vioreau.

« Ils ont de vingt-quatre à vingt-cinq pouces. Tous ont le grand manteau noir avec un peu de feu en tête. Ce sont des chiens très membrés, très reintés, solidement construits, et leur grande vigueur leur permet de chasser trois fois par semaine. Ils sont fins de nez, très chasseurs, entreprenants dans les difficultés. Ils chassent vite, tout en criant beaucoup avec de belles voix sonores. Ils ont surtout



MARJOLAINE, NÉE EN 1902 PAR MALGACHE ET CAPRICE
DE CETTE LICE, TOUS LES CHIENS ACTUELS DE L'ÉQUIPAGE DESCENDENT
À LA 1^{re}, 2^e OU 3^e GÉNÉRATION

une grande aptitude à garder le change. »

Le type n'a pas changé depuis 1897, et répond à la description qu'en fait M. L. Cormerais; il s'est même amélioré. Les chiens sont plus homogènes et plus suivis, la tête est bien expressive et bien coiffée.

Au point de vue des croisements, M. Levesque est parti de ce principe qu'il ne faut pas chercher à accoupler ensemble deux chiens, parce qu'ils sont plaisants à l'œil. Il ne veut pas faire des chiens d'exposition, ni « d'étagère » comme dit M. Lecour. Il n'accouple pas non plus des reproducteurs soi-disant bien faits, car on ne s'entend pas sur ce qu'on appelle des chiens bien faits; mais il sélectionne sa race uniquement sur les qualités de chasse. Lorsqu'un chien a contribué à la prise de 200 chevreuils, c'est un étalon; lorsqu'une chienne a assisté à 150 hallalis, c'est une lice.

Quoi de plus rationnel, en effet, que de sélectionner sur le but qu'on veut atteindre; et une série de chasses suivies de bout en bout ne comporte-t-elle pas toutes les qualités que doit avoir un bon chien ?

Sur le dressage comme sur la façon de chasser, M. Levesque admet d'abord que les chiens en savent plus que l'homme, et en principe ni lui, ni ses piqueurs ne doivent intervenir.

Voici comment s'exprime M. Lecour à ce sujet :

Pour les former au change, on les laisse chasser tant qu'ils veulent au début de la saison, le piqueur se contentant de maintenir la voie avec les vieux chiens; après quelques chasses, ils reconnaissent d'eux-mêmes que ce n'est pas en changeant d'animal qu'ils arriveront à le forcer, et on les voit peu à peu rallier sur la meute pour arriver à l'hallali.

La première année, ils sont presque tous de change, et la deuxième ils sont tous confirmés, aussi jamais on ne s'occupe de savoir quel est le chien qui crie, étant certain que c'est la voie de l'animal de chasse.

L'équipage ne chasse pas avec un chien, mais avec les quarante chiens.

Tout chien trop vite, trop lent ou coupeur, est inexorablement réformé, quelque bon qu'il soit.

Les chiens chassent tous en éventail et sont curieux à voir en débouché, galopant à travers pays. Quebec et Pirmil sont les meilleurs de cette année, toujours au premier rang depuis le lancer jusqu'à l'hallali.

Avec un équipage ainsi composé, on pourrait faire le pari d'ouvrir la porte du chenil et de prendre un chevreuil sans personne pour les suivre, ni les aider : ils se tirent tout seuls des difficultés.

Il est bien rare d'avoir un défaut pendant une chasse, et si par moments la meute cesse de donner, on entend de suite



DOLLAR ET QUEBA.

PAR MONTGAILLARD ET MARJOLAINE

pas possible à un équipage français de prendre régulièrement quatre chevreuils dans l'espace d'une semaine.

J'ai relevé le gant en disant que je croyais, au contraire, que plusieurs équipages en France seraient capables d'accomplir cette performance et j'offrais de parier que si M. Rogatien Levesque, maître de l'équipage, voulait accepter le défi, il prendrait dans le courant de la saison ses quatre chevreuils en huit jours, quand on le lui demanderait. Le pari n'a pas été tenu.

Je fis part de mon assertion à M. Rogatien Levesque, qui me dit qu'il le ferait sans difficultés.

Entre temps, un autre défi était lancé : on disait que l'équipage de Vioreau qui prenait dans sa forêt et dans les forêts avoisinantes une moyenne de 60 à 70 chevreuils par an, n'en prendrait pas ou en prendrait peu dans certaines contrées de la Vendée où d'autres équipages avaient échoué.

Confiant dans ses chiens, le maître de l'équipage de Vioreau partit pour la Vendée, où il arriva dans de mauvaises conditions, puisque, par suite du mauvais temps, les chiens étaient restés pendant quinze jours au chenil.

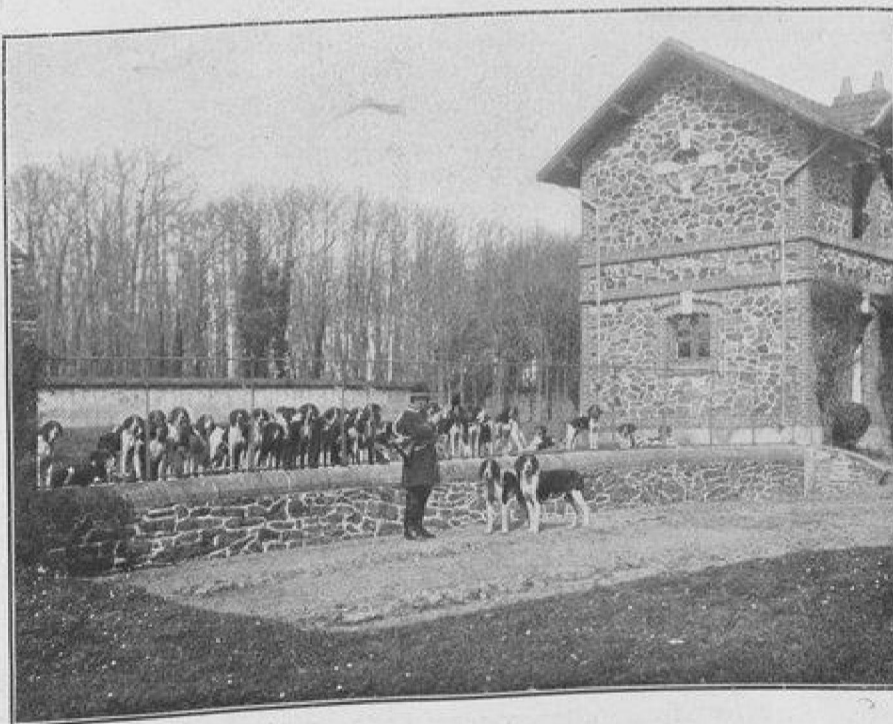
Le succès surpassa ses espérances. Sept chevreuils furent pris en cinq sorties.

De Vendée l'équipage se rendit directement en forêt de la Bretesche, dans les environs de Saint-Nazaire.

Voici la lettre que j'ai reçue le lendemain du déplacement :

Mon cher ami,

Je rentre de la chasse, j'ai pris un beau brocard par une affreuse tempête,



LE CHENIL DE LA POTERIE

Résultats de mon déplacement à la Bretesche :

Mardi, 1 chevrette en 1 heure ;

Jeudi, 1 chevrette en 1 heure 1/4 ;

Samedi, 1 brocard en 1 heure ;

Lundi, 1 brocard en 1 heure 1/4 ;

Mercredi, 1 brocard en 3 heures par un temps épouvantable.

Donc du jeudi 25 mars au mercredi 31, quatre gros chevreuils en 7 jours.

Rogatien LEVESQUE.

Ces résultats dispensent de commentaires, et je suis heureux d'en faire part aux lecteurs du *Sport Universel Illustré*. Puisse cet exemple servir la cause de la vénerie.

Marquis DE MAULÉON.

AUTOUR DE BORDEAUX-PARIS

N e cherchez pas ici le compte rendu exact et complet du 10^e Bordeaux-Paris : encore tout courbaturé, endolori, ahuri par 350 kilomètres d'une course nocturne et diurne en automobiles — et quelles ! — à la rencontre puis à la poursuite du torrent, je n'ai gardé de la chevauchée classique que des sensations confuses et violentes dans un tourbillonnement d'images, comme au sortir d'un rêve qui, commencé le dimanche matin à 1 heure à Orléans, se serait achevé quatorze heures plus tard sur la pelouse du Parc des Princes, à Paris. Aussi bien, nul n'ignore à cette heure les faits matériels, comment Vanhouwaert, le Belge, a enlevé la grande épreuve le plus régulièrement du monde en 18 h. 54' ; comment derrière lui venaient Trousselier second en 19 h. 12', puis E. Georget 19 h. 38', Faber 20 h. 16', Denizot 22 h. 45', Lafourcade 23 h. 30' ; comment L. Georget fut mis hors de combat à Angoulême par une chute grave ; comment sur tout le parcours régnèrent l'animation, l'enthousiasme traditionnels. — « Oui, vous savez tout cela, tout cela... »

Quelques impressions ou réflexions personnelles, voilà donc tout ce que je puis y ajouter sur Bordeaux-Paris dix-neuvième ; et même j'exagère, mes impressions n'allant que d'Orléans à Paris, par Tours et Montbazou.

★

Douze coups de poignard dans l'ombre ! C'est minuit. Encore 60 minutes d'attente, longues à mon impatience. Le rendez-vous de départ est à 1 heure du matin. Enfin, voici à ma porte le ronflement sonore de l'auto qui vient m'enlever : une puissante 40 chevaux Berliet que mène le héros du dernier circuit, Guyot gagnant du Grand Prix des petites voitures 1908. Hâtivement je m'emmitoufle de fourrures, car la nuit s'annonce fraîche, la lune est claire dans le ciel clair ; et, d'un bond, nous démarrons. Voici notre course à nous commencée.

Tout de suite, une sensation de froid intense, comme si brusquement nous étions jetés dans un autre monde, un monde polaire. Et nous ne sommes encore qu'en ville, et nous ne marchons guère qu'à quarante. Que sera-ce tout à l'heure, en rase campagne ? J'en frissonne d'avance, en ramenant autour de moi les couvertures. Mais la voici la campagne, et la route libre et droite ; et, d'un nouveau bond, l'allure double. Nous faisons du 70, du 80 !

L'air me hache la figure, me pénètre, m'assourdit. Dans un bain de glace il me semble nager. A côté de moi, mon compagnon ne bronche pas ; il tient son volant, insensible aux morsures du froid qui me gèle les doigts dans mes poches ; il conduit, impassible, supérieur à toutes ces misères. Comme une bête de sang, à qui l'on vient d'ouvrir l'écurie, la Berliet galope dans l'ombre avec un ron-

nement joyeux ; elle se joue de la côte, elle aplanit la route, parfois pourtant il semble que l'allure s'avive : nous plongeons dans des gouffres où, sous la lueur du fanal, des créatures monstrueuses, apocalyptiques — qui sont des arbres, des talus, des pierres — nous guettent, prêtes à se ruer sur nous. « Qu'est-ce que cette blancheur qui se cabre ? ... Avez-vous vu le cheval de ce gendarme qui s'emballait ? » me glisse, cinq minutes plus tard à l'oreille, mon conducteur, calme toujours.

Parfois aussi, nous nous arrêtons brusquement, à deux pas d'une masse grise : une charrette qui lentement, lentement, va se ranger à droite. Et nous reprenons notre essor au glacial clair de lune. J'ai de plus en plus froid ; je ne suis plus qu'un bloc douloureux. Pour passer le temps, me distraire, j' imagine des choses qui me donnent le petit frisson : que mon guide — qui est un homme tout de même — paralysé par le froid, va donner un coup de barre malheureux, heurter un obstacle invisible, que sa raideur n'est que l'engourdissement du sommeil qui le gagne, qu'en effet il s'endort, que la catastrophe est là, imminente, je veux dire que les arbres, les maisons, nous regardent avec des yeux méchants que notre balade nocturne est une course à l'abîme.

Par l'opération de quel mystère, toutes ces souffrances spirituelles et charnelles, réelles et imaginaires, se résolvent-elles en volupté ? Demandez au magicien Sport. Et c'est qu'au fond, sans doute, j'ai confiance dans mon impeccable autant qu'impassible pilote.

De village en village, de bond en bond, nous avons atteint Blois, et sur la route déserte nous voguons maintenant vers Tours ; à Chaumont, nous franchissons le pont suspendu qui, sous nos roues, tremble et gémit ; il est bien vieux, bien oublié, et l'on me dit qu'un fardeau de cinq ou six tonnes aurait raison de ses résistances.

Mais il est déjà derrière nous ; et derrière nous aussi la silhouette du castel n'est plus qu'une ombre hautaine baignée de lune, la route serpente en d'incessants lacets. Depuis Blois nous ne sommes plus seuls : à droite ou à gauche une dame de noble compagnie nous escorte : la Loire, dont la nappe enflée par les dernières pluies, s'étend de rive à rive, tachetée çà et là d'îlots, d'arbustes, qui lui donnent l'air d'un archipel. Nous traversons Amboise endormi ; nous longeons les falaises crayeuses où des hommes ont creusé leur demeure, modernes troglodytes. La Loire ondule, s'amincit, s'élargit.

La lune était sereine, il jouait sur les flots...

Mais voici les faubourgs de Tours, l'avenue de Gramont, et enfin, à notre gauche, une clarté. Nous stoppons : c'est le contrôle, le gîte attendu au bout de l'étape, la chaleur et la vie, — enfin !

Tous, mes deux compagnons dont une vaillante dame et moi, sans oublier notre pilote, nous mettons pied à terre. Et celui-ci, oh !



VAN HOUWAERT, VAINQUEUR DE BORDEAUX-PARIS
PHOTOGRAPHIÉ À L'ARRIVÉE